



## Écrire l'histoire

Histoire, Littérature, Esthétique

16 | 2016

Accélération

---

# Avant-propos

Catherine Coquio

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/elh/1051>

DOI : 10.4000/elh.1051

ISSN : 2492-7457

### Éditeur

CNRS Éditions

### Édition imprimée

Date de publication : 15 septembre 2016

Pagination : 11-26

ISBN : 978-2-271-09325-7

ISSN : 1967-7499

### Référence électronique

Catherine Coquio, « Avant-propos », *Écrire l'histoire* [En ligne], 16 | 2016, mis en ligne le 15 septembre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/elh/1051> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/elh.1051>

---

Tous droits réservés

# Avant-propos

---

Depuis une dizaine d'années, une pensée du temps humain se cristallise autour de l'idée d'*accélération*. L'idée était dans l'air depuis longtemps, elle se condense aujourd'hui sous l'effet d'un précipité disciplinaire : les arts, les sciences et la philosophie semblent tous concernés par ce mot devenu central en quelques années. Tandis que le cinéma trouve dans l'augmentation de la vitesse des procédés de dramatisation et d'écriture moteurs, qui rendent sensible l'emballement fou des sociétés et des vies (*Magnolia*, *The Social Network*, *Birdman*, *Whiplash*...), le concept d'accélération s'est fait une place de choix dans les débats publics et savants, non loin de la *mondialisation*. Les controverses se sont multipliées autour de la « grande accélération » de l'« anthropocène », concept scientifique émergent qui, proposé en 2000 par le chimiste Paul Crutzen pour désigner l'« escalade » des effets de l'action humaine sur le globe<sup>1</sup>, s'est diffusé dans les sciences humaines, engendrant à la fois un « négationnisme écologique » et de nouveaux accents apocalyptiques. Paul Virilio, qui s'était fait une spécialité de penser la vitesse dans tous les domaines, est devenu le prophète d'un nouveau livre de l'Exode : à l'art disparaissant et au « citoyen terminal » de la « ville panique » font suite le « Grand Accélérateur » global et ses désastres annoncés<sup>2</sup>.

## Pour ou contre l'accélération ?

Au même moment s'est fait connaître le travail sociologique d'Hartmut Rosa, qui, dans *Accélération* (2005)<sup>3</sup> puis *Aliénation et accélération* (2010)<sup>4</sup>, présentait sur un mode alarmiste la « spirale autoalimentée » de trois processus d'accélération emportant nos sociétés : course technologique (internet, trains à grande vitesse...), mutation sociale (mobilité professionnelle, recompositions familiales, obsolescence des objets...), accélération du rythme de vie (multiplication des tâches en un temps réduit, hyperconnexions chronophages, etc.). Leur convergence, dit-il, impose à tous une « loi » et même un « totalitarisme de l'accélération », rétrécissant l'« expérience » à proportion qu'on veut vivre mieux et plus. En outre, elle ruine le processus de délibération et de décision propre aux démocraties : « La conséquence la plus sérieuse de cette crise du temps en politique, conclut Rosa, est la remise en cause de son ambition à modeler

l'histoire. [...] Le temps de la politique est révolu<sup>5</sup>.» Le phénomène relève donc lui aussi d'une catastrophe, loin de l'«amour du mouvement» propre aux modernités antérieures, dont il hérite pourtant comme «modernité tardive».

Cette «critique sociale du temps» a rencontré une série d'objections du côté des sciences sociales et politiques<sup>6</sup> comme de l'anthropologie poétique<sup>7</sup>. On a critiqué une vision simplificatrice de la modernité, une systématique sociale périmée, la dimension trop peu présente du langage, l'oubli des polyrythmies et, plus que tout, le catastrophisme dépolitisant de cette description. On s'est mis à regarder le grand mot de plus près, sinon de travers: «Vous avez dit “accélération”?» demandait Jean Birnbaum en préface du collectif *Où est passé le temps?*, issu d'un forum organisé par *Le Monde* en 2011. Devant l'inflation du concept et l'idée que le *temps* lui-même se perdait dans cette «accélération du réel» – le titre du forum était «La disparition du temps» –, le jeu était ici de «prendre le temps de la réflexion» sur les états présents du temps: fallait-il ralentir le rythme et repartir à la conquête d'un temps long pour retrouver un espace de confiance, de discussion, voire de justice? La diversification des entrées et des savoirs ou pratiques – histoire, économie, philosophie, physique, géographie, esthétique, littérature, sport – conduisait en tout cas à relativiser «les arguments comme les sombres prophéties avancés par les actuels contempteurs de la vitesse<sup>8</sup>». Contre l'entropie vertigineuse d'un mot, le regard porté sur l'hétérogénéité et la complexité des temps naturels et humains entamait une «“critique de la critique” de l'accélération<sup>9</sup>». La formule était reprise à Dork Zabunyan, qui l'utilisait à propos du cinéma comme «art du temps» rompu aux «expériences de la vitesse», très tôt confronté à l'«accélération de l'Histoire»: celle en particulier de la révolution dans le cinéma russe du début du siècle<sup>10</sup>.

En 2013, le concept était franchement investi dans le «Manifeste pour une politique accélérationniste» (MPA) d'Alex Williams et Nick Srnicek, paru sous le titre *#Accelerate. Manifesto for an Accelerationist Politics*<sup>11</sup>: les deux auteurs britanniques opposaient aux appels altermondialistes à la «décélération» une «modernité alternative» capable de «réinventer le futur», en réorientant la «plateforme matérielle du capitalisme» sans plus vouloir la détruire, car nos sociétés et nos vies y étaient trop engagées pour faire machine arrière. À rebours des déplorations catastrophistes et de la gauche protestataire, ils appelaient à *accélérer l'accélération* en vue de «libérer les forces productives» issues du processus d'abstraction capitaliste (monétaire et technologique), que déjà Karl Marx avait dit bienfaisant; mais en se donnant une «verticalité» efficace, une méthode nouvelle et des objectifs urgents: l'appropriation cognitive des techniques financières et numériques et l'acquisition de capitaux, nécessaires au retournement du capitalisme contre lui-même. L'intensification de la productivité doit cesser de démultiplier le travail, système absurde et désastreux qui compromet la vie humaine sur terre. C'est à une «nouvelle espèce de cataclysme» que la civilisation globale doit faire face en ce début de xxi<sup>e</sup> siècle.

Prendre l'apocalypse au sérieux, c'est tourner résolument le dos au xx<sup>e</sup> siècle. «Ces apocalypses à venir, disent les auteurs, rendent ridicules les normes et les structures organisationnelles de la politique, telles qu'elles ont été forgées au moment de la naissance de l'État-nation, de l'émergence du capitalisme et d'un xx<sup>e</sup> siècle scandé par des

guerres sans précédents<sup>12</sup>. » Le capitalisme financier est devenu une entrave à l'innovation au-delà d'une profusion de gadgets et d'une guerre des brevets. À la « ruée en avant décervelée » du néolibéralisme, il faut opposer un discours de gauche *affirmatif* et même aventurier, capable de renoncer à sa négativité séculaire pour rouvrir un avenir. Une nouvelle classe est appelée à l'« hégémonie » : le « cognitariat » intellectuel, chargé de faire de la scène capitaliste un « tremplin sur lequel s'élancer vers une société post-capitaliste<sup>13</sup> ».

Ces thèses ont circulé très vite en Europe et aux États-Unis, suscitant dans la gauche radicale et l'écologie une levée de boucliers prévisible. Le scandale n'était plus lorsque le Manifeste est arrivé à pas feutrés en France. À l'initiative du « Peuple qui manque », sous le titre « *Faster ?* »<sup>14</sup>, un débat semi-ludique s'est tenu au Centre Pompidou le 1<sup>er</sup> décembre 2014, tandis qu'Yves Citton faisait paraître en français le « Manifeste accélérationniste » dans sa revue *Multitudes*, accompagné d'un dossier « Accélérationnisme ? » où étaient discutés ses attendus et proposées des reformulations ou alternatives<sup>15</sup>. Yves Citton y prenait quelque distance avec le vocabulaire du Manifeste au profit des notions de rythme et de tempo, mais disait l'urgence d'« accélérer la gauche écologiste » ; Frédéric Neyrat critiquait en matière d'anthropocène un « discours des vainqueurs » perdant tout rapport non instrumental à la nature ; Matteo Pasquinelli évoquait la construction d'un « sujet de l'abstraction » mué en « colonne vertébrale de la perception du monde ».

## Accélération, sécularisation : quelle histoire ?

Dans tous ces débats, une pensée du temps veut exorciser les menaces que font peser les formes ultracontemporaines du capitalisme global. On y proteste contre la « tyrannie du court terme<sup>16</sup> » et la destructrice « extension du domaine de l'urgence » pour faire valoir d'autres temporalités<sup>17</sup>, on en appelle à la « lenteur de la réflexion » contre l'histoire comme « sport de compétition », ou à l'« immobilité de la pensée » contre l'éthique de l'intensité<sup>18</sup>. Mais on y affirme aussi l'urgence d'une *intervention* : le vieux « *kairos* » reprend du service à propos de la « polycrise » qui nous menace tous. Au-delà des « sombres prophéties » s'affirme l'idée d'un « délai » imposé aux humains par un réel péril nucléaire et écologique. Jean-Pierre Dupuy la réactualise dans son « catastrophisme éclairé », qui fait entendre la sagesse des intuitions radicales de Hans Jonas et de Günther Anders après Hiroshima : celle d'une « heuristique de la peur<sup>19</sup> » et celle d'un « temps de la fin » ou d'une « obsolescence de l'homme » initiée par les « deuxième et troisième révolutions industrielles<sup>20</sup> ». Elle devient aussi un argument politique : dans les appels à une « gouvernance mondiale », le « souci du monde » et la pensée du risque global font revenir en force le vocabulaire du *temps qui reste* : « Le monde n'a plus de temps à perdre », disait en 2012 l'Appel du Collegium International au secrétaire général de l'ONU<sup>21</sup>. Pendant ce temps, l'écofiction des sursis et survies fait bombance, produisant catastrophes, désastres et zombies en séries (télévisées). Comme la littérature et le cinéma, les milieux de l'art contemporain se sont appro-

prié très vite la question de l'accélération, à travers les thèmes de la « disparition » et de l'« obsolescence ». En témoignait l'exposition *Accélération* de Neuchâtel en 2007<sup>22</sup>, qui scénographiait un paradoxe. Les œuvres d'art, où le temps se condense, sont des objets promis aussi à l'obsolescence : comment « exposer » ce paradoxe sans tomber dans le pathos ? Mais les musées se remplissent à loisir d'un pathos de la catastrophe passée, présente et à venir, spectacularisant le deuil ou la mélancolie – au choix – et se repaissant de charniers au besoin.

Une telle conjoncture fait resurgir la question de la *sécularisation* telle que l'avait posée Reinhart Koselleck à propos de l'histoire occidentale du « progrès » aux <sup>xix</sup><sup>e</sup> et <sup>xx</sup><sup>e</sup> siècles. Mais bien qu'on doive à celui-ci la première réflexion épistémologique sur l'« accélération historique »<sup>23</sup>, et bien qu'il y aille d'un régime d'historicité avec nos expériences d'accélération, la dimension de l'histoire et de l'historiographie, dans ces débats ultracontemporains, est le plus souvent reléguée au second plan, contournée même lorsqu'elle semble incorporée. Quasi absente dans le MPA, elle est désamorcée chez Rosa, qui revendique pourtant l'héritage de Koselleck. À quelques exceptions près. C'est à Koselleck qu'Alexandre Escudier, dans l'intéressant dossier d'*Esprit* intitulé *Le Monde à l'ère de la vitesse*, a dédié son étude sur « Le sentiment d'accélération de l'histoire moderne »<sup>24</sup>. Dans sa « Petite philosophie de l'accélération dans l'Histoire », Olivier Remaud<sup>25</sup> guette ce qui se vit au cœur du paradoxal « événement déclencheur », qui n'apparaît comme tel qu'après coup. Le brusque changement de cadence prive le sujet de ses repères, mais l'oblige à « rebâtir les ponts rompus entre l'ancien et le nouveau ». Dans la discordance violente s'éprouvent ainsi la réalité d'une histoire commune et la nécessité d'un horizon commun. Dans le collectif *Où est passé le temps ?*, Nadine Vivier retrace les mutations de la « conscience du temps », d'un temps rythmique, solaire et religieux, à un temps mécanique et contraint, en évoquant l'« heure universelle » du méridien de Greenwich (1884), les horaires fixes à l'usine et le chronométrage sportif<sup>26</sup>. C'est à ce temps des horloges que s'attaquaient les insurgés de Juillet, que rappelle Laurent Jeanpierre à propos des révolutions arabes : ces « emballements de l'Histoire » lui font citer Walter Benjamin, mais en laissant de côté son messianisme<sup>27</sup>. Si nous connaissons l'idée d'une parenté entre le présent révolutionnaire et le temps eschatologique, son contenu nous reste obscur : c'est à ce lien familier et inquiétant que Koselleck s'était affronté. Dans le même livre, François Hartog, son héritier, revient sur l'« instrument heuristique » du « régime d'historicité », comparatiste, et décrit la dé-polarisation anémique de l'accélération en régime présentiste : il propose avec le « regard éloigné » de l'historien une « déprise du présent », créant une distance pour mieux voir le proche<sup>28</sup>.

*Face aux débats sociologiques et politiques, le présent numéro d'Écrire l'histoire a choisi de prendre un certain champ critique à la fois historique et disciplinaire : en esquisant une remontée dans l'histoire culturelle de l'idée d'accélération, et en considérant ses formes d'expression dans un cercle de manifestations plus large, intégrant les arts de la langue, de l'image et de la scène, mais aussi des pratiques d'observation anthropologique œuvrant à saisir le processus de mondialisation actuel. Se pencher sur les plus divers imaginaires de l'accélération, c'est revenir au pluriel empirique des modernités et au discontinu des œuvres, y questionner le retour d'anciens paradigmes religieux dans la politique et dans l'art.*

On tente ainsi de réinterroger et rouvrir ce concept dans une réflexion sur les durées et scansion de l'histoire, faite d'aperçus sur les métaphores, narrations, prosodies et écritures – littéraires, photographiques, filmiques, chorégraphiques – qui recourent à l'accélération pour parler du tempo des histoires et des existences. Comment, dans les savoirs et les œuvres, s'exprime l'ambivalence associée à l'idée d'accélération, entre impatience et panique, entre désir et fuite, entre imminence du salut et imminence de la catastrophe ? Comment s'articulent en elle le temps social et le temps privé ou intime ? Quelle image nous faisons-nous du tempo de nos sociétés et de nos vies, réel et imaginaire, rêvé ou cauchemardé ?

Tels étaient les derniers mots de l'argument proposé au début de l'année 2015 par moi-même et mes collègues, Emmanuelle André et Pierre Savy, aux contributeurs du présent numéro. Depuis, les ouvrages et les débats sur les accélérations se sont multipliés. À la fin de 2015 avait lieu à Paris la COP21<sup>29</sup>, qui répondait à de fortes poussées militantes. En avril 2016, la Commission internationale de stratigraphie (ICS), émanant de l'Union internationale des sciences géologiques, s'est réunie pour valider ou non l'« anthropocène » et décider quand cette entrée de la Terre dans l'âge de l'Homme a commencé.

## L'accélération comme croyance

Au même moment paraissait le livre de Srnicek et Williams *Inventing the Future. Postcapitalism and a World Without Work*, cette fois ovationné comme une révolution de la pensée de gauche. Un « laboratoire accélérationniste » s'est formé à travers le monde, comme le dit Laurent De Sutter dans la préface du collectif *Accélération*<sup>30</sup>. L'exclamation exhorte à *accélérer vraiment* en cherchant les moyens de retourner le capitalisme contre lui-même, et cela dans tous les domaines en jeu. Ce livre compose un bréviaire politique sur le modèle de l'anthologie *#Accelerate. The Accelerationist Reader*, publiée en 2014 à Falmouth et Berlin par Armen Avanessian et Robin Mackay<sup>31</sup>, et pour l'essentiel en reprend les textes, parus en Allemagne, en Italie, aux États-Unis et en Angleterre. Là, l'exhortation passait par la reprise dans le titre du hashtag, qui déjà dans le Manifeste anglais transformait *accelerate*, le verbe, en mot clé, signe de reconnaissance geek et slogan. Le volume français remet un peu d'ordre, revient au substantif et divise le travail. Avec chacun des neuf auteurs, c'est un domaine distinct qu'on se propose d'accélérer : la politique (Antonio Negri), le capitalisme (Nick Land), la révolution (Mark Fisher), l'humanité (Reza Negarestani), la raison (Ray Brassier), l'automatisation (Tiziana Terranova), l'écologie (Yves Citton), l'université (Armen Avanessian), le féminisme (Laboria Cuboniks). Chacun est appelé à enclencher un processus d'accélération dit « authentique », distingué de la simple « augmentation de la vitesse » : l'*Akzeleration*, qui n'est plus la *Beschleunigung* aliénante de Rosa, est créditée d'un potentiel émancipateur et créateur. Ici, la surchauffe de mise fait régner une intéressante hystérie. Très loin de Rosa, on balaie la théorie critique périmée, sans parler des vieilles lunes de la philologie, et on récrit en diable *Mille plateaux* pour rebrancher le capitalisme sur une érotique des passions, secteur quelque peu négligé

par le MPA. Le bergsonisme deleuzien est tiré vers le « réalisme spéculatif », philosophie de l'objet post-théologique en lutte ouverte contre la mortalité, qui fait parler de verticalité « transcendante » à propos de l'homme comme « hypothèse constructible » ouverte par la « rationalité augmentée ». Malgré le refus du mot *utopie*, l'aliénation est messianiquement retournée en condition de libération, en vertu d'une « confiance » ou « croyance fondamentale » dans les *pouvoirs de l'accélération* : Nick Land invoque une « poétique des hyperstitutions » propre à « faire advenir les choses », bref, un « destin ». Grâce au « xénoféminisme », invité à déployer des « tentacules interventionnalistes » au nom du « transit vers l'universel », on déclare la guerre au « vieil ordre du sexe » comme « domaine privé » et « temple de la Nature », celle-ci devant devenir l'« arène illimitée de la science » : de radieux horizons s'ouvrent ainsi avec la « ré-ingénierie » du monde par la biotechnique et la politique des hormones (« Laboria Cubonix »). Seul armé d'un principe de réalité très malmené ailleurs, Yves Citton s'inquiète du rythme lent de l'écologie et dit l'apprentissage urgent de l'« hyperobjectalité », manière dont les objets nous atteignent sans se manifester (radioactivité, réchauffement climatique...).

Contre la « stase » capitaliste, l'atelier accélérationniste appelle à une « course aux armements » intellectuels, techniques, numériques. L'écriture au clavier fait multiplier les sigles et néologismes, mobilise les images du détournement, du bricolage, de la piraterie, du hacking. Mais cette « modernité alternative » semble ne pouvoir penser sa nouveauté sans aller rechercher les vieux oripeaux prométhéens du XIX<sup>e</sup> siècle, ni ceux, gramsciens, de l'« hégémonie », ni enfin sans parler d'eschatologie et d'hérésie : il s'assume comme une « hérésie marxiste » au sens où le marxisme était une hérésie du capitalisme. Cette rhétorique passéiste n'est-elle pas une des formes que prend le désintérêt du Manifeste pour l'histoire et l'historicité ?

## Réenchanter ou désenchanter le temps

Pendant que la phalange du cognitariat court vers son destin hégémonique, les thèses de Rosa sur la « famine temporelle » et le diktat de l'accélération font figure de sagesse des peuples, essaimant bien au-delà du cercle académique européen de ses premiers lecteurs. Dans un entretien récent accordé au *Monde*, Rosa résumait ainsi le « paradoxe » qui avait mobilisé dix ans de recherches : « Plus on économise le temps, plus on a la sensation d'en manquer<sup>32</sup> », propos si bien marqué du sceau de l'expérience commune qu'il est voué à un vaste public – d'autant que Rosa parle aussi de « résilience » : cette « pathologie sociale », dit-il, détruit « notre capacité à nous approprier le monde, à être ému et à développer une résilience ». Ici, le « monde » à sauver est celui, éthique, du prix donné à nos vies : l'argument majeur de Rosa est existentiel et moral, et en cela son livre très allemand n'hérite pas seulement d'Adorno, Weber, Koselleck et Blumenberg, mais de Goethe et de Thomas Mann.

On a reproché à Rosa de céder au scénario d'une « fin de la politique » là où il faut traiter une « crise »<sup>33</sup>. Mais son souci est la fin de toute normativité éthique en politique. L'État et l'armée y participent comme « facteurs institutionnels centraux de l'ac-



célération», mais par «déréglementation» et abandon des «normes». La réorientation critique programmée dans *Aliénation et accélération se veut* politique. Son plaidoyer pour les formes de vie s'accompagne d'un inventaire et d'un programme de renouvellement de la théorie critique et de la sociologie: Marx, Simmel, Durkheim, Weber, avaient accordé attention au temps social avant que ne se développât une sociologie «largement atemporelle». Habermas et Honneth, l'un dans sa théorie de la communication, l'autre dans sa théorie de la reconnaissance, ont manqué la dimension du temps et abandonné à tort les concepts d'aliénation et d'idéologie. Reprenant à son compte Marx, Lukács, Marcuse, Adorno, Rosa confie à la «philosophie sociale» la tâche de répondre au constat d'une «souffrance sociale» et de poser la question éthique: «qu'est-ce qu'une vie bonne?» Elle doit pour cela traiter de la relation «moi-monde». Parti à la recherche d'une philosophie du sujet, le sociologue oppose à l'aliénation une «notion existentielle et émotionnelle»: celle des «axes de résonance», reprise à Charles Taylor dans *Les Sources du moi*. Et il suggère de chercher dans la *mimesis* – soit l'art selon Adorno – une «approche réactive entre le moi et le monde».

À la disette d'une sociologie incapable d'articuler les temps individuel, social et historique, Rosa oppose ce qui s'est pensé de ces nœuds temporels de Shakespeare à Thomas Mann en passant par Goethe, Rousseau, Marinetti, Proust... Ainsi armé, il invoque un «espoir» modeste: celui de retrouver non pas une «vie non aliénée», mais «des moments d'expérience humaine non aliénée». Son plaidoyer pour l'art et surtout la musique, nécessaire à la «résonance du monde», lui fait citer Eichendorff, le poète du «propre à rien»: pour réveiller le monde par le chant, «il suffit de trouver le mot magique»... L'héritier de Weber, pour finir, en appelle au *réenchantement* du monde contre la fausse musicalisation généralisée de la vie quotidienne – aéroport, supermarché, ascenseur –, qui, dit-il, n'est qu'un des symptômes du «désastre de la résonance dans le monde de la modernité tardive<sup>34</sup>».

Le monde de la modernité tardive, privé de musique, est clairement ensorcelé. Mais on se demande si cette modernité qui fait monde n'est pas l'ensorceleuse. Si c'est le cas, le charme vient-il de sa «tardivité», héritière de l'ancienne «décadence», ou de la modernité elle-même? Rosa n'est-il pas pris dans le cercle enchanté de sa «modernité tardive» comme le sont les accélérationnistes avec leur «modernité alternative»? N'est-ce pas de cette *modernité enchantée* qu'il aurait fallu se libérer, étant entendu que le mythe postmoderne n'y était pas parvenu? C'est peut-être à cela qu'en appelle Tristan Garcia dans son récent livre, *La Vie intense. Une obsession moderne*, qui installe le débat sur le plan éthique en élaborant une *critique de l'intensité*, idéal de vie qu'il montre profondément pris dans le mythe moderne de l'électricité: «ce que l'électricité a fait à la pensée», cet idéal de vie intense, menacé de routine chronique, s'est retourné en négation des vies; c'est, lui, la notion de «chance» qu'il exalte pour sortir de l'«impasse de la modernité» et son «alternative tragique<sup>35</sup>».

On voit en tout cas ce que le concept de «modernité tardive» doit à l'héritage du romantisme allemand et à la première école de Francfort. Rosa cite d'ailleurs très peu la littérature d'aujourd'hui, alors que l'accélération est une des hantises de la poésie et du théâtre contemporains. Sa «famine temporelle» a pourtant inspiré des œuvres et même fait écrire des allégories politiques: recensant *Aliénation et accéléra-*



tion dans *Le Monde diplomatique*<sup>36</sup>, Mona Chollet évoquait le roman de Trías de Bes, *Le Vendeur de temps*, qui illustre le mécanisme de la dette comme « vol du temps » : écrite dans un style nerveux truffé d'abréviations, la fable racontait l'histoire d'un homme qui, employé dans une multinationale, réalisa un jour qu'il lui faudrait y travailler trente-cinq ans pour rembourser son emprunt alors qu'il rêvait de revenir au passe-temps de son enfance : l'étude des fourmis à tête rouge. Il décida alors de vendre du temps (« T »), d'abord par flacons de cinq minutes, puis par boîtes de deux heures ; on se les arracha et son entreprise connut un succès qui... bouleversa son temps.

Dans ce même article, Mona Chollet évoquait les révoltes des ouvriers anglais lorsque s'installa à l'atelier ou l'usine la règle du pointage et de la sirène, et rappelait la formule du « moulin du diable » utilisée par les paysans kabyles et reprise par Bourdieu à propos du temps disciplinaire importé par la colonisation. Question elle aussi à peu près absente du livre de Rosa, qui ne parle que « monde global » : la disparité des rythmes civilisationnels n'apparaît que très peu dans sa critique de *l'aliénation occidentale*, qui reste occidentocentrée. Dans son dernier livre, *Politiques de l'inimitié*, Achille Mbembe replace l'histoire thanatopolitique des empires coloniaux et esclavagistes dans une *histoire des accélérations* capitalistes ; celles-ci conduisent au règne de l'hostilité et à la chasse aux étrangers qui agitent le monde, mais aussi, à condition d'un « colossal travail sur soi », à l'« éthique du passant » qu'il puise chez Fanon<sup>37</sup>. C'est à l'échelle du monde, mais sans squizzer la complication post/néo-coloniale – ni non plus l'afrofuturisme –, qu'il faudrait aujourd'hui penser l'accélération.

Le 28 mai 2016, à Leipzig, s'est tenu un débat intitulé *A Gouvernement of Times*, organisé par Aliocha Imhoff et Kantuta Quirós, ceux-là même qui avaient lancé en France le débat autour du « Manifeste accélérationniste » en 2014. Mais l'enjeu est moins ici d'« inventer le futur » que de retrouver des « récits de possibilité en ce début de 21<sup>e</sup> siècle ». Le débat y est ouvertement entamé avec l'accélérationnisme<sup>38</sup>, sous la forme d'un jeu agonistique appelé « bataille des temps ». Le président est François Hartog, l'historien de ce présentisme qu'il s'agit de dépasser, accélérationnisme compris. Ce symposium-performance s'est joué dans le cadre de l'exposition *Capitalist Melancholia*<sup>39</sup>, qui, conçue par Camille de Toledo, François Cusset et Michael Arzt, rassemble dix œuvres d'artistes autour de l'idée de phase ultime du capitalisme global, producteur de destruction, de morbidité et d'ennui : « Qu'est-ce qui vient après la "grande accélération" du capitalisme ? interroge l'argumentaire. Que va-t-il en être de nous, de nos corps, de nos forces et de nos esprits, dès lors que cette phase d'accélération se poursuit ? » L'exposition joue de la vieille tradition des « vanités » pour dire l'épuisement des forces humaines dans un système gagné à sa propre pulsion de mort, producteur de *burn out* en série : aux sujets n'est laissé que l'espace d'une bataille des egos, qu'emblématisent les noms de Jeff Koons et Louis Vuitton. Camille de Toledo (CHTO), cocurateur et artiste, présente trois moments : 1. « *Capitalist Melancholia* », vidéo-abécédaire du capitalisme du xxi<sup>e</sup> siècle ; 2. « La bataille du présent et du passé », terrain couvert de gants de boxe rouge vermillon ; et 3. « Le cimetière du futur », douze tombes stylisées dotées d'épigraphes répondant

à l'anthropocène. *Melancholia* répond à *Eutopia*, comme si, sous l'effet du désastre politique ambiant, un deuil devait se faire même de l'idée d'utopie, qui avait inspiré l'exposition *Europa/Eutopia* quelques mois auparavant. Mais il s'agit plutôt de faire descendre aux enfers l'idée de Possible, qu'exposait le Manifeste de l'«Exposition Potentielle» (mai 2015), pour lui faire reprendre du poil de la bête et poursuivre son chemin: un chemin de traverse politique, esthétique et littéraire, inquiet des rapports entre réel et fiction<sup>40</sup>.

\*  
\* \*

Le chemin de traverse qui a été tenté ici est mu par la même inquiétude. Devant l'emballement prométhéen des accélérationnistes, comme devant la pléthore des débats et parutions sur les changements de rythmes, il appartenait à *Écrire l'histoire* de faire émerger l'*accélération historique* comme *problème*, et un problème lui-même historique. C'est à cela que sont consacrées les contributions de Christian Delacroix sur son «statut historiographique introuvable», celle de Pierre Savy sur le conservatisme de Daniel Halévy, pionnier oublié de l'idée, et celle de Guillaume Mazeau sur le cas particulier de la Révolution française. Elles sont précédées d'un des deux grands textes que Reinhart Koselleck a consacrés à l'accélération, jusqu'ici inédit en français, qu'a traduit pour nous Philippe Forget: dans «Raccourcissement du temps et accélération», Koselleck revient sur la question de la sécularisation qu'il avait laissée à l'arrière-plan dans «Y a-t-il une accélération de l'histoire?» Dans ce texte-ci, paru en français en 2011<sup>41</sup>, se juxtaposent de manière elliptique un propos sur les formes de l'accélération moderne et un autre sur la persistance du schéma apocalypticien. Comme à son habitude, Koselleck y divise en deux chaque concept et chaque question. Il distingue entre l'accélération comme «concept d'expérience» propre aux Temps modernes (1) et comme «catégorie de l'attente» de nature religieuse (2). Il divise aussi en deux la question qu'il se pose: y a-t-il accélération *dans* l'histoire ou *de* l'histoire<sup>42</sup>? Mais il articule ce qu'il avait séparé. «Raccourcissement du temps et accélération» travaille à cette jointure par un gros plan sur l'idée de sécularisation.

«D'un point de vue politique, l'enjeu est de savoir qui accélère – ou ralentit – qui ou quoi, où et pourquoi», écrit Koselleck pour finir. Chacune de ces questions est posée peu ou prou dans les textes qu'on va lire. Autrement politique est la question du *comment* de l'accélération, centrale et qui variera ici: dans quels langages, quels rythmes, quelles images, quels gestes s'éprouvent et se pensent l'accélération de l'histoire et celle de nos vies? Que signifient les effets de dyschronie, arythmie, syncope, suspension ou claudication qui se font sentir, entendre, voir, aimer, dans les *œuvres* qu'on fait ici parler? Chacune d'elles, qu'il s'agisse de littérature, de cinéma ou de danse, comme chacun des propos qu'elle fait tenir, pourrait être vue ou lue sous l'angle de la sécularisation: on y trouvera nombre de ce que Koselleck appelle des «formes intermédiaires» d'un «point de vue empirique», certaines niant la doctrine chrétienne et d'autres la présupposant. Les discours les plus politiques en sont,

et les plus accélérationnistes sont certainement les plus théologiques. Ils n'en sont pas moins animés d'une alarme légitime quant au « globe » devenu « vaisseau spatial fermé », qu'il vaudrait mieux ne pas faire exploser.

## Vitesse du diable et précipité messianique

Ce préambule koselleckien est un protocole de lecture en forme de question : faut-il recourir à la sécularisation pour comprendre l'ambivalence éternellement attachée à l'idée et au sentiment de l'accélération ? On y est encouragé par l'actuel contrepoint frappant entre l'accélération-catastrophe et l'accélération-salut (Rosa/Srnicek et William). Dans le temps eschatologique, l'accélération peut être à la fois le rythme destructeur de Satan et le temps salvateur du Messie. Aux deux textes de Koselleck, il faudrait ajouter celui de Gershom Scholem sur la « précipitation de la fin » dans l'attente juive du Messie, et les pages de Giorgio Agamben sur l'« apocalyptique » et le « messianique » dans *Le Temps qui reste*. « Le messianisme juif, écrit Scholem, est [...] l'attente de cataclysmes historiques. Il annonce des révolutions, des catastrophes qui doivent se produire lors du passage du temps de l'histoire présente aux temps futurs messianiques<sup>43</sup>. » Ce qui intéresse l'« apôtre », au contraire du « visionnaire », écrit Agamben, n'est pas le dernier jour, mais « l'instant dans lequel le temps finit, mais le temps qui se contracte et qui commence à finir, ou, si vous préférez, le temps qui reste entre le temps et sa fin<sup>44</sup> ». Une ligne hachurée se dessine, de cette « contraction » messianique aux espérances révolutionnaires du côté politique, et, du côté artistique, aux intensités des avant-gardes, qui ont cultivé l'urgence et la vitesse, au prix souvent d'ambivalences idéologiques dont le futurisme italien est l'exemple extrême. Les révolutions fascistes ont elles aussi toujours voulu aller vite, plus vite.

La face de Janus des révolutions semble donner un tour historique à l'ambivalence de l'accélération. C'est par l'espoir ardent d'un salut collectif que la violence politique extrême a pu se frayer une voie dans l'histoire humaine, comme l'ont dit Ernst Bloch et Isaac Bashevis Singer à propos du Reich hitlérien et de l'hérésie sabbatéenne (xvii<sup>e</sup>). Le salafisme semble avoir pris le relais, et nous sommes au creux de la tourmente. Dans *L'Apocalypse dans l'Islam*<sup>45</sup>, Jean-Pierre Filiu a fait la généalogie du djihadisme d'Al-Qaïda, montrant comment les soulèvements messianiques de 1979 à La Mecque et ceux qui eurent lieu en Irak en 2007, écrasés avec l'aide militaire de l'Occident, avaient engendré des flots de propagande millénariste, propice au recyclage de l'apocalypse chrétien, judéophobie comprise. Al-Qaïda a inscrit sa planification terroriste dans un calendrier apocalyptique, et si les serviteurs de Daech renâclent si peu au martyre, c'est qu'ils croient précipiter la fin du monde.

Le diable est patient, mais vif comme l'éclair : il doit courir plus vite que l'homme pour lui voler son ombre, ou son âme. C'est par ce larcin qu'il prend Dieu de vitesse. Depuis que Babylone la grande s'est effondrée d'un coup, depuis qu'un « Astre brillant » a été « précipité vers les morts » (Isaïe), depuis qu'un « chérubin protecteur » est

tombé (Ézéchiël), et depuis que le Lucifer chrétien s'est précipité vers le bas, il court toujours – qu'il soit un gentil diabolotin ou Satan en personne. Dans l'Apocalypse de Jean, texte haletant où les annonces et visions s'enchaînent, tout va très vite entre l'Antéchrist et l'armée des Anges, entre le chiffre de la Bête (666) et celui du salut (7), si près l'un de l'autre : « Et voici, c'était un grand dragon rouge, ayant sept têtes et dix cornes, et sur ses têtes sept diadèmes. Sa queue entraînait le tiers des étoiles du ciel, et les jetait sur la terre. » En Islam, Satan-Iblis est parmi les « djinns » ou « créatures du feu » d'avant Adam celui qui, refusant de se prosterner devant Allah, lui demanda un délai – qu'il obtint. Le fidèle s'inquiète donc : « Quelle sera la vitesse à laquelle il parcourra la Terre ? – Il sera aussi rapide qu'une pluie poussée par le vent » (*Sahih Muslim*, Hadith 5228). En 1825, voyant son temps s'emballer, le vieux Goethe, inquiet de l'accélération du monde, récrivit son *Faust* ; dans une lettre à son petit-neveu, il parlait d'un temps *veloziferisch*, agrégeant *velocitas* et Lucifer<sup>46</sup>. Un demi-siècle plus tard, Koselleck essayait d'y voir clair sur le rapport entre « concept d'expérience » et « catégorie de l'attente » ; pour cela, il importait de savoir si l'accélération était une réalité ou une idée.

## L'accélération en syncope ou le temps qui boite

Est-il donc impossible de parler d'accélération sans parler de Dieu et du diable ? Sans qu'on l'ait en rien commandé ni voulu, on retrouve celui-ci de loin en loin dans ce numéro. Il pointe son nez quand Patrick Henriët trace une route de Joachim de Flore aux Sex Pistols en passant par Norman Cohn, et à la fin il dit son nom en dansant : dans les chorégraphies de Fouad Boussouf, qui bouclent ce numéro, le « Moulin du diable » déforme les corps sous les coups de l'horloge, à l'opposé de leur « Transe », où se mêlent la course poétique de Darwich et la rotation des derviches, en signe discret de salut aux révolutions arabes.

C'est sur la question de la sécularisation que s'amorce l'entretien de François Hartog, sollicité en historien dans sa lecture de Koselleck, puis de Hartmut Rosa et du « Manifeste accélérationniste » – comme Antoine Chollet l'est ensuite en penseur du politique. L'historien est questionné aussi dans son goût pour les images et son intérêt pour l'*apocalypsis cum figuris*. Si l'accélération est un concept, c'est aussi une idée théologico-politique, une *figure*, une *image* : celle d'un *changement de rythme* porteur de sens, que les sujets historiques, selon leur rythme organique et leur idiosyncrasie, *voient* se dessiner dans le temps ou *écrivent* dans une langue des signes ou du corps qui raconte *leur* histoire. L'image comme « structure formelle » (Koselleck) aura joué un rôle décisif dans la cristallisation de l'idée d'accélération historique : la métaphore a permis le glissement du technologique à l'historique, où l'accélération devient interprétation. C'est pourquoi Koselleck cite Chamisso, qui, en 1837, se disait parti pour Leipzig « prendre le train accroché au *Zeitgeist* ». Ce train de l'histoire, Marx l'a doté d'une « locomotive » révolutionnaire ; puis les précipitations du siècle suivant ont fait parler de « camion fou » (Anthony Giddens) ou d'« avion sans pilote » (Zygmunt

Bauman). L'histoire du temps pourrait faire l'objet d'une métaphorologie à la manière de Hans Blumenberg pour le monde. Blumenberg, pour qui la modernité devait faire quitter le religieux sans renoncer au mythe, soumis aux variations par le désir humain du jeu. Au-delà des mythologies d'époque à décrire, il faudrait comprendre comment l'idée d'accélération fait travailler la manière dont le temps humain « travaille dans le mythe » (*Arbeit am Mythos*).

Le rythme, la danse et l'image sont les autres partis pris de ce numéro. Une place importante y est donnée au cinéma, « art du temps » ou de l'« image-temps/mouvement », disait Deleuze. Malgré son histoire récente, cet art profite d'une vitesse acquise en matière d'accélération : Hanine Hannouche évoque *L'Homme à la caméra* de Vertov avant d'analyser les récits, tempos et images filmiques de l'accélération automobile à l'ère du capitalisme avancé, et la bataille qui s'y noue entre nihilisme et critique politique. Son texte fait naturellement suite à la « cinétique littéraire » de Joël Loehr : son diaporama critique des figures de la vitesse depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle nous fait voir une accélération *dans* l'histoire littéraire française. On a là un complément à l'ouvrage pionnier de Christophe Studeny, *L'Invention de la vitesse* – recensé ici par Pierre-Olaf Schut –, qui avait écrit déjà une histoire de l'accélération comme celle *à la fois* des techniques et des sensibilités, et attiré l'attention sur le rôle de la révolution des transports dans les nouvelles perceptions de l'espace, détruisant une certaine alliance sensible aux lieux. La « précipitation Shakespeare » que pense Jean Delabroy à travers le haïeux Richard III, boiteux et bossu, trace clairement cette fois une accélération *de* l'histoire, de même que les vers heurtés ou syncopés de Catulle et de Mandelstam traduits et glosés par André Markowicz. La violence politique agit comme un accélérateur de l'histoire, qui propulse les vies dans un temps déréglé, imposant à la langue poétique un « dérèglement de tous les sens » tout différent de celui que s'imposait Rimbaud. La violence d'un régime ou d'un processus peut bloquer d'autres dynamiques accélérantes, sensibles de l'intérieur, comme le montre Xavier Garnier à propos de l'histoire coloniale vue par Achebe, à rebours de l'idée commune d'accélération coloniale. Avec l'accélération historique revient le cinéma, qu'il s'agisse du documentaire captant la lenteur obligée du témoignage historique parlé (Martin Goutte), de la saisie filmique du temps plombé post-Hiroshima (Diane Arnaud), ou, quand le témoignage se fait au présent, quand l'arrêt photographique suspend le flux des images de la catastrophe syrienne pour refuser de la voir sans tenter de la penser (Dork Zabunyan). Condensé en exposition, le temps à la fois sériel et suspendu des photos peut se donner à *lire*, invoquant un autre rythme (Monique Larrouture-Poueyto). Cette figure de la suspension revient très diversement à propos de la Révolution française (Guillaume Mazeau) et de l'espace des camps : ceux de la Seconde Guerre mondiale évoqués dans *Transit* de René Allio (Michèle Lagny), et les camps de réfugiés d'aujourd'hui, où notre histoire prend la forme d'un temps bloqué entre urgence sécuritaire et humanitaire et attente éternisée des vies (Michel Agier).

\*

\* \*

Quand l'accélération devient une machine de mort politique, quand « l'humanité en de sombres temps » enfante des monstres et ploie sous la charge, elle se met à souffler et boiter. Mais la boiterie est humaine, trop humaine : elle dit en creux la course et l'envol et rappelle qu'ici il y a de l'humain – pour le meilleur et le pire. « Prêtons attention aux boiteurs », disait à la radio il y a peu Mathieu Potte-Bonneville à propos du recueil *Accélération !*. L'agaçant laboratoire prométhéen lui rappelait le malheureux titre de Jacques Rancière, *Et tant pis pour les gens fatigués*<sup>47</sup>.

On trouvera ici plusieurs boiteurs (ou boiteuses) et quelques bossus (ou bossues). Les œuvres d'art ont beau s'y connaître en fées électricités ou promesses d'intensité, elles parlent plus volontiers des diableries que du diable, plus facilement des anges ou des demi-fous que de Dieu. Chérissant l'entre-deux, elles montrent les humains impatients de voler, et ce qui arrête ou entrave leur élan ; elles parlent de la « force qui va » et de celle qui manque, de ce qui propulse le mouvement et de ce qui le brise. Elles parlent de la course et de la chute, du flux tendu et de l'effondrement. Elles montrent tout ce qui rend les humains impatients mais aussi empesés, claudicants, maladroits. Toqué de lumière ou d'électricité, Prométhée échoue toujours un peu, qu'il soit cloué sur un rocher ou se prenne les pieds dans ses bottes : derrière lui toujours se tient Schlemihl, et on ne sait s'il faut en remercier Dieu ou le diable.

Paris, 31 mai 2016

## Notes

- 1 Paul CRUTZEN, dans « Geology of mankind » (*Nature*, vol. 415, n° 6867, 2002, p. 23), fait débiter l'anthropocène avec le brevet de la machine à vapeur de James Watt en 1784. D'autres le situent au début du néolithique. Pour tous, le processus s'est précipité au milieu du xx<sup>e</sup> siècle, et la Commission internationale de stratigraphie (ICS) a proposé la date du 16 juillet 1945, quand explosa la première bombe atomique au Nouveau-Mexique (expérience « Trinity »). L'actuelle « grande accélération » vient d'une hausse brutale des indicateurs dans divers domaines (démographie, gaz à effet de serre, disparition d'espèces animales, destruction des forêts...). Le terme est utilisé avec prudence par les historiens des sciences, qui rappellent que le phénomène a une histoire politique : voir Christophe BONNEUIL, Jean-Baptiste FRESSOZ, *L'Événement anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Éd. du Seuil, 2013 ; et, de ce dernier, *L'Apocalypse joyeuse. Une histoire du risque technologique*, Éd. du Seuil, 2012.
- 2 Paul VIRILIO, *Le Grand Accélérateur*, Galilée, 2010 ; précédé entre autres de : *Vitesse et politique. Essai de dromologie* (Galilée, 1977) ; *Esthétique de la disparition* (Balland, 1980) ; *L'Art du moteur* (Galilée, 1993) ; *La Vitesse de libération. Essai* (Galilée, 1995) ; *Ville panique. Ailleurs commence ici* (Galilée, 2004).
- 3 Hartmut ROSA, *Accélération. Une critique sociale du temps*, trad. de l'allemand par Didier Renault, La Découverte (Théorie critique), 2010, rééd. 2013 ; *Beschleunigung. Die Veränderung der Zeitstrukturen in der Moderne*, thèse soutenue en 2004 à l'université d'Éna, Francfort-sur-le-Main, Suhrkamp, 2005.
- 4 Id., *Aliénation et accélération. Vers une théorie critique de la modernité tardive*, trad. de l'anglais par Thomas Chaumont, La Découverte, 2012, rééd. 2014 (*Alienation and Acceleration. Towards a Critical Theory of Late-Modern Temporality*, Malmö, Nordic Summer University Press, 2010).
- 5 Hartmut ROSA, *Accélération*, op. cit., p. 325-326.
- 6 Voir Antoine CHOLLET, « L'accélération au fondement de la "modernité" ? », et Nathalie BLANC, « La terre, un nouvel horizon du Temps », *EspacesTemps.net*, rubrique « Livres », 20 juin 2011, <http://



www.espacestemps.net/articles/acceleration-au-fondement-de-la-modernite/> et <<http://www.espacestemps.net/articles/la-terre-un-nouvel-horizon-du-temps/>>, cons. 29 mai 2016.

- 7 Pascal MICHON, «Hartmut Rosa, *Accélération. Une critique sociale du temps*», *Rhuthmos*, 9 févr. 2011, <<http://rhuthmos.eu/spip.php?article272/>>, cons. 29 mai 2016; et «Une rythmologie politique», dans Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps?*, Gallimard (Folio. Essais), 2012, p. 133-148.
- 8 Jean BIRNBAUM, «Présentation», dans *id.* (dir.), *Où est passé le temps?*, *op. cit.*, p. 9. Ce riche collectif reprend certaines contributions du 23<sup>e</sup> Forum philo *Le Monde* Le Mans de novembre 2011. La physicienne Française Balibar y a donné en particulier un texte vif et délicieux («MacGuffin, je présume?»). Voir aussi la belle méditation qu'offre Marielle Macé à partir d'une formule d'Henri Michaux sur le mal comme «rythme des autres».
- 9 *Ibid.*, p. 10.
- 10 Dork ZABUNYAN, «Accélération de l'Histoire, devenir des images», *ibid.*, p. 169-184.
- 11 Alex WILLIAMS, Nick SRNICEK, «#Accelerate Manifesto for an Accelerationist Politics», *Critical Legal Thinking*, 14 mai 2013, <<http://criticallegalthinking.com/2013/05/14/accelerate-manifesto-for-an-accelerationist-politics/>>, cons. 15 avril 2016; en français: «Manifeste accélérationniste», trad. par Yves Citton, *Multitudes*, n° 56, 2014, p. 23-35.
- 12 *Id.*, «Manifeste accélérationniste», *art. cit.*, p. 23.
- 13 *Ibid.*, p. 29.
- 14 Plate-forme curatoriale créée par Aliocha Imhoff et Kantuta Quirós (<<http://plus.franceculture.fr/partenaires/bibliotheque-publique-d-information/faster-propos-du-manifeste-pour-une-politique/>>, cons. 29 mai 2016). Étaient également présents: Yves Citton; un artiste, Fabien Giraud; deux économistes, Yann Moulier-Boutang et Nicolas Vieillescazes; et une historienne, Sophie Wahnich. Celle-ci revient ici en «Lectures» sur le MPA et en livre une critique un peu différente.
- 15 Yves CITTON, «Accélérer la gauche écologiste?»; Frédéric NEYRAT, «Critique du géo-constructivisme. Anthropocène & géo-ingénierie»; Matteo PASQUINELLI, «Le travail de l'abstraction. Sept thèses transitionnelles sur le marxisme et l'accélérationnisme», *Multitudes*, n° 56, 2014.
- 16 Quatrième de couverture de Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps?*, *op. cit.*
- 17 Christophe BOUTON, *Le Temps de l'urgence*, Le Bord de l'eau, 2013.
- 18 Patrick BOUCHERON, *Ce que peut l'histoire*, Collège de France (Leçons inaugurales du Collège de France), 2016; et, avec Mathieu RIBOULET, *Prendre dates. Paris, 6 janvier-14 janvier 2015*, Verdier, 2015, p. 107. Et Tristan GARCIA, *La Vie intense. Une obsession moderne*, Autrement, 2016, p. 199.
- 19 Jean-Pierre DUPUY, *Pour un catastrophisme éclairé. Quand l'impossible est certain*, Éd. du Seuil, 2002; Hans JONAS, *Le Principe responsabilité. Une éthique pour la civilisation technologique*, trad. de l'allemand par Jean Greisch, Flammarion (Champs. Essais), 2008.
- 20 Günther ANDERS, *L'Obsolescence de l'homme*, trad. de l'allemand par Christophe David; 1. *Sur l'âme à l'époque de la deuxième révolution industrielle* (1956), Éd. de L'Encyclopédie des nuisances / Ivrea, 2002; 2. *Sur la destruction de la vie à l'époque de la troisième révolution industrielle*, Fario, 2012. *Id.*, *Le Temps de la fin*, L'Herne, 2007.
- 21 LE COLLEGIUM INTERNATIONAL, *Le monde n'a plus de temps à perdre. Appel pour une gouvernance mondiale solidaire et responsable*, Les Liens qui libèrent, 2012; textes précédés d'une «Note éditoriale» de Sacha Goldman et d'un «Exorde de Michel Rocard».



- 22 Gauthier HUBER, Arthur de PURY (dir.), *Accélération*, [exposition, Neuchâtel, Suisse, 13 mai-30 juin 2007], Zürich, JRP-Ringier, 2007. L'exposition, produite par l'association Kunststart de Neuchâtel, réunit des artistes, esthéticiens, philosophes et sociologues. Monique Larrouture-Poueyto en fait ici une recension en « Lectures ».
- 23 Reinhart KOSELLECK, « Y a-t-il une accélération de l'histoire ? », trad. de l'allemand par Marie-Claire Hoock-Demarle, *Trivium*, n° 9, 2011, <<http://trivium.revues.org/4079>>, cons. 12 mars 2016.
- 24 Alexandre ESCUDIER, « Le sentiment d'accélération de l'histoire moderne : éléments pour une histoire », *Esprit*, juin 2008, *op. cit.*, p. 155-191.
- 25 Olivier REMAUD, « Petite philosophie de l'accélération de l'Histoire », *Esprit*, juin 2008, *Le Monde à l'ère de la vitesse*, p. 136-152.
- 26 Nadine VIVIER, « La conscience du temps. Les mutations de la perception du temps aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles », dans Jean BIRNBAUM (dir.), *Où est passé le temps ?*, *op. cit.*, p. 65-82.
- 27 Laurent JEANPIERRE, « Les emballements de l'histoire », *ibid.*, p. 211-227.
- 28 François HARTOG, « Faire du temps / Faire avec le temps », *ibid.*, p. 59-60.
- 29 Il s'agit de la 21<sup>e</sup> Conférence des parties de la convention-cadre des Nations unies sur les changements climatiques, qui s'est tenue au Bourget du 30 novembre au 11 décembre 2015.
- 30 Laurent DE SUTTER (dir.), *Accélération !*, Presses universitaires de France, 2016.
- 31 Voir ici la recension de David Henkin en « Lectures ».
- 32 Hartmut ROSA, « Plus on économise le temps, plus on a la sensation d'en manquer », entretien avec Anne-Sophie Novel, *Le Monde*, 1<sup>er</sup> avr. 2016.
- 33 Christophe Bouton (*op. cit.*, p. 191) cite à ce sujet Myriam REVAULT D'ALLONNES, *La Crise sans fin. Essai sur l'expérience moderne du temps*, Éd. du Seuil, 2012.
- 34 Hartmut ROSA, *Aliénation et accélération*, *op. cit.*, p. 141.
- 35 Tristan GARCIA, *op. cit.*
- 36 Mona CHOLLET, dans « Des sociétés malades de la vitesse. Sourde bataille pour le temps », *Monde diplomatique*, déc. 2012, citait Fernando TRÍAS DE BES, *Le Vendeur de temps. Une satire du système économique*, trad. de l'espagnol par Alix de Poncins, Hugo roman, 2006. Elle citait aussi Maurizio LAZZARATO, « La dette ou le vol du temps », *Monde diplomatique*, févr. 2012, et Edward P. THOMPSON, *Temps, discipline du travail et capitalisme industriel* [1993], trad. de l'anglais par Isabelle Taudière, La Fabrique, 2004.
- 37 Achille MBEMBE, *Politiques de l'inimitié*, La Découverte, 2016.
- 38 Le film du débat fait partie d'une « série chronopolitique » tournée dans plusieurs endroits du monde (Chicago, Dakar, Leipzig, Paris...).
- 39 *Capitalist Melancholia*, avril-août 2016, Centre d'art contemporain de la Halle 14-Spinnerei, à Leipzig, présentée le 30 avril avec François Cusset et Michael Arzt.
- 40 L'exposition potentielle disait vouloir exprimer « l'inquiétude d'une totalité fictionnelle en décrochage par rapport aux corps politiques et l'espoir [...] d'affirmer, contre la clôture sémantique, imaginaire, de nouvelles possibilités ». Voir aussi Camille de TOLEDO, Aliocha IMHOFF, Kantuta QUIRÓS, *Nous sommes des possibilités infinies*, Manuella, 2016.

41 Reinhart KOSELLECK, *art. cit.*

42 Divisant le concept en deux, Koselleck fait ce qu'il a fait avec l'idée d'histoire, comme expérience et écriture, et, sur un mode philologique, avec l'idée d'expérience elle-même, dans *L'Expérience de l'histoire* (trad. de l'allemand par Alexandre Escudier avec la collab. de Diane Meur, Marie-Claire Hock et Jochen Hock, Gallimard / Éd. du Seuil (Hautes Études), 1997).

43 Gershom SCHOLEM, « Pour comprendre le messianisme juif », dans id., *Le Messianisme juif. Essais sur la spiritualité du judaïsme*, Presses Pocket, 1992, p. 31.

44 Giorgio AGAMBEN, *Le Temps qui reste. Un commentaire de l'Épître aux Romains*, trad. de l'italien par Judith Revel, Payot et Rivages (Bibliothèque Rivages), 2000, p. 104.

45 Jean-Pierre FILIU, *L'Apocalypse dans l'Islam*, Fayard, 2008.

46 Voir Peter STEIN, « Goethe, la vitesse et le diable », 28 mars 2013, <[www.louvre.fr/goethe-la-vitesse-et-le-diable](http://www.louvre.fr/goethe-la-vitesse-et-le-diable)>, cons. 29 mai 2016.

47 « Qu'est-ce l'accélérationnisme ? », émission « La Grande Table », 2<sup>e</sup> partie, débat animé par Raphaël Bourgois à propos d'*Accélérationnisme !* (Laurent DE SUTTER (dir.), *op. cit.*), France Culture, 27 avr. 2016.